



Napoléon et le curé



BONAPARTE était logé chez les moines bernardins de Martigny, en plein Valais. Des fenêtres de son appartement, il avait le spectacle du défilé d'une armée qui allait reconquérir l'Italie. Chez lui, entraient à toute minute des officiers d'état-major chargés de missions. Nerveusement, le grand général ouvrait les lettres, puis il répondait verbalement ou il dictait des ordres aux estafettes.

Le 19 mai, à six heures du soir, une lettre de Berthier, qui commandait en chef les troupes échelonnées de Lausanne à Châtillon, indiquait quelles difficultés opposait le fort de Bard à la marche de l'avant-garde française.

Avec une brutalité qui caractérisait le soldat de la Révolution, le Premier Consul dit à M. de Bourrienne, son secrétaire :

—Deux cents Autrichiens bien postés pourraient arrêter la marche de l'avant-garde, immobiliser plus de six mille hommes ? C'est à moi qu'on raconte une pareille chose... Je m'ennuie dans ce couvent. Ces peureux-là ne prendront jamais le fort de Bard ; je veux aller voir par moi-même ; ils me forcent de m'occuper d'une pareille misère.

Il ordonna aussitôt que tous les préparatifs fussent faits pour assurer le départ des bureaux, le lendemain. Au dîner, pris à la table des moines, il ne montra point d'appétit. Descendu, la nuit tombée, au jardin, il en parcourut les avenues, se parlant à lui seul, prononçant des phrases brèves, et il resta toute la nuit sans sommeil, si bien qu'avant l'aube, Bonaparte faisait éveiller ses officiers.

Le désir qu'il avait de voyager incognito durant la journée du 20 mai 1800, lui fit faire défendre aux troupes en mouvement, sur les chemins, de se dérangier et de rendre les honneurs.

Lemarrois, un aide-de-camp, allait transmettre ces instructions.

Après huit heures, Bonaparte quittait le couvent de Martigny, traversait les rangs de la garde consulaire, se mettait à cheval sur la place publique du bourg et il engageait sa monture dans un couloir alpestre ouvert du nord au sud ; vallée où, à grand fracas, roulent les eaux de la Dranse.

Derrière lui, portés en voitures, deux chanoines du Grand Saint-Bernard se tenaient prêts à le renseigner.

Il regardait.

L'étrange structure de la montagne, cela ne l'étonnait point. Le soleil étant fort chaud, il s'attardait volontiers, pendant quelques minutes, à l'ombre que répandaient les ormes bordant la rive du torrent. Dans les hameaux traversés, son regard fouillait jusqu'au fond des maisons. Mais il restait sans voix, sans admiration envers des soldats qui par d'abrupts sentiers, traînaient canons et bagages, épuisant leurs dernières forces à une oeuvre gigantesque.

Bonaparte n'arrivait devant Liddes qu'à onze heures du matin.

A distance, le bourg apparaît tassé. Il est bâti sur le premier plan d'une déclivité alpestre. La route, caillouteuse, franchit l'ancienne porte de défense pour être, ensuite, serrée entre des bâtiments gris, couverts de pierres plates.

Les habitants de Liddes avaient fui, huit jours auparavant, à l'approche des soldats. Il ne restait, à la garde de soixante propriétés, que le maire et le curé.

Ayant à conférer longuement avec Marmont, chef des services d'artillerie, Bonaparte, qui avait fait douze kilomètres, assez lentement, se rendit au presbytère, grand logis bâti au fond d'une cour gazonnée.

C'était un simple homme que l'abbé Rausis. Il n'avait, depuis le matin, cessé de mettre de l'ordre dans sa maison. Un officier lui avait annoncé que, peut-être, en passant, vers midi, le Premier Consul lui demanderait à déjeuner.

Quel honneur pour le curé si Bonaparte s'y arrêta !

Mais l'abbé Rausis n'avait pu se procurer de viande, les boucheries étaient fermées aux alentours depuis l'invasion française en pays valaisan. Un brin d'avarice portait l'humble prêtre à ne pas tuer une poule. Il n'eût su l'accommoder, d'ailleurs, en l'absence d'une vieille servante que la frayeur du trouperet retenait dans la montagne. Par exemple, il savait cuisiner une omelette au lard.

Il gardait, dans un pot de grés, du lard salé qui sentait bien la saumure. D'une visite faite au poulailler, il rapportait dix oeufs frais pondus. Il avait de menues branches propres à produire un feu pétillant. Seulement... la coutume valaisanne

veut, ou plutôt elle exige que, pour faire honneur à son hôte, l'omelette soit de douze oeufs.

A l'homme qui cherchait les moyens de compléter sa cueillette d'oeufs, le bruit qui signale la marche d'une troupe de cavalerie arrivait aux oreilles.

—Serait-ce déjà M. Bonaparte ?

Vite, le curé de Liddes ôta le tablier de toile bleue protégeant sa soutane. Vite, il suspendit son béret à un crochet. Vite, il essuya la sueur perlant de son front. Vite, il se porta vers les arrivants pour leur souhaiter la bienvenue, au seuil même d'une porte charretière.

Bonaparte, qui avait mis pied à terre sur la route et qui portait un uniforme très simple, entra dans la cour du presbytère en agitant une petite cravache à pommeau d'argent.

L'abbé Rausis salue et dit :

—Monsieur l'aide-de-camp, vous précédez sans doute votre grand général?... Si le grand général se présente ici dans une heure... je pourrai lui offrir à déjeuner...

Jugez combien le Premier Consul dut s'amuser de la méprise, ainsi que son état-major, composé de frondeurs. La voulant prolonger, Bonaparte demanda une chambre où il pût s'installer et écrire. Dans la propre chambre du curé, il reçut Marmont et Andréosse, directeur des travaux du génie.

Ou curieux ou indiscret, l'abbé Rausis franchissait le seuil de la chambre.

—Monsieur l'aide-de-camp, votre général ne doit pas tarder à paraître... Et je suis...

Il balbutiait :

—...Je suis dans le plus grand embarras.

Bonaparte, qui était debout, frappait familièrement, d'une tape douce, sur l'épaule de son interlocuteur.

—Brave homme, ne vous tourmentez pas. Et qui diable peut donc vous embarrasser ou vous inquiéter dans ce moment ?

Le prêtre confessait :

—Je n'ai que dix oeufs pour le déjeuner du général et de sa suite... Toutefois, trois de mes poules commencent à chanter... Vous les entendez ?...

En effet, par l'embrasement d'une fenêtre que l'abbé venait d'ouvrir, entraient ces "cot, cot, dète", ou cris de colère que poussent ordinairement les poules en mal de ponte.

—Ce sont des poules de Bresse, de race française, indiquait M. Rausis. Sur trois qui chantent, deux vont pondre certainement avant midi...

—Il est déjà midi, fit remarquer le colonel Duroc.

Bonaparte interrogeait :

—Monsieur le curé, vous tirez un bon profit de vos poules ?

—Oui, monsieur l'aide-de-camp. Les poulettes me donnent jusqu'à quarante oeufs pendant leur première année, soixante-dix dans la seconde, cent vingt dans la troisième... Ce sont alors des sujets...

—Dignes d'estime.

—Et je ne crains... hasardait le prêtre.

—Vous craignez?... reprenait Bonaparte.

—Une réquisition qui me les enlèverait. Les pauvres soldats de M. le général Bonaparte peuvent avoir grande faim et entrer ici... Ils ne s'arrêteraient pas, je crois, à mes protestations.

—Eh bien, monsieur le curé, il faut vous assurer dès maintenant contre la réquisition.

—J'en cherche bien les moyens, mais... Accordez-moi une minute.

L'abbé Rausis se précipitait dans la cour. Il allait visiter les paniers suspendus dans le poulailler, en tirait deux oeufs et rentrait tout joyeux au logis.

—J'ai la douzaine, à présent... M. le général Bonaparte peut venir...

Le Premier Consul regardait sa montre.

—Monsieur le curé, le général Bonaparte sera ici dans dix minutes. Hâtez-vous de faire cuire l'omelette dont il est très friand. Pendant que, à bon feu, vous allez cuisiner, nous allons nous employer à assurer la sauvegarde de vos poules.

La figure du curé de Liddes rayonnait.

Dans la haute cheminée d'une salle à manger très vaste, une brassée de bois de bouleau s'enflammait. Lemarrois tenait ferme la queue du poëlon quand l'abbé y remuait les tranches de lard. Les oeufs, bien battus, tombèrent en large nappe dans une graisse brune et pétillante. L'omelette, devenue jaune, c'est-à-dire étant cuite à point, fut servie sur une table de bois blanc déjà chargée de pain bis, de fromage et de vin clair.

Le curé montrait des signes d'impatience.

—M. Bonaparte n'arrive pas.

Duroc lui présentait une pancarte portant en gros caractères :

CETTE PROPRIETE EST PLACEE
SOUS LA SAUVEGARDE DU
PREMIER CONSUL
DE LA
REPUBLIQUE FRANÇAISE

Napoléon prit la plume que tendait Duroc et signa :
BONAPARTE.

Aussitôt, l'abbé Rausis donna les signes du plus grand étonnement. Il balbutia :

—Monsieur Bonaparte, c'est donc vous ?

Bonaparte répondit :

—Du moins, monsieur le curé, je joue le rôle attribué à cet homme, depuis plusieurs années... Laissez-moi continuer...

Le Consul se mit à table et mangea de bon appétit.

Duroc fit clouer l'écrêteau de sauvegarde sur la porte du presbytère quand, à une heure et demie, Bonaparte, ayant pris congé de l'abbé Rausis, se dirigeait au plus vite vers Bourg Saint-Pierre.

.....
Histoire vraisemblable. Elle me fut racontée par un paysan de Liddes. Le terrien la tenait de son grand-père ; du moins, il l'affirmait.

EDOUARD GACHOT.

Misère des gens de lettres

LE TASSE, auteur de la "Divine Comédie", se trouva réduit à un tel état de dénuement qu'il emprunta un petit écu pour vivre une semaine. Il alla, tout couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrente, pour y visiter sa soeur. Ce poète fait allusion à sa pauvreté dans un joli sonnet adressé à sa chatte en lui priant de lui prêter l'éclat de ses yeux, n'ayant point de chandelle pour écrire ses vers.

Camoëns, le poète des "Lusiades", lui, n'avait pour tout revenu qu'une pension de vingt écus, que lui faisait le roi Sébastien, à la cour duquel il était obligé de paraître tous les jours. Le soir, il envoyait un esclave mendier de porte en porte.

Quant à Arioste, auteur de "Roland furieux", il avait une toute petite maison. Ses amis, lui demandant pourquoi, après avoir décrit dans son "Roland" de palais somptueux, il avait bâti une maison aussi mesquine, il répondit "qu'il était plus facile d'assembler des mots que des pierres".

D'Allainval, qui mourut à l'Hôtel-Dieu, n'avait ni feu ni lieu : pourtant il avait donné aux Italiens une fort jolie pièce comique, intitulée "L'Embarras des Richesses".

D'Hèle, l'auteur de l'"Amant jaloux", écrivait à Grétry, le jour de la première représentation :

"Il ne m'est pas permis d'aller chez vous, venez donc chez moi tout de suite et apportez environ dix louis, sans quoi je vais à Port-l'Evêque au lieu d'aller ce soir aux Italiens."

—Je l'ai vu longtemps presque nu, disait Grétry. Etant un jour chez un de ses amis, il se revêtit d'une culotte dont il avait besoin et sortit. L'ami revient et, en s'habillant, ne trouve pas tout ce qu'il lui fallait. M. d'Hèle, seul, était entré, mais on n'osait le soupçonner ; cependant, le soir, au Caveau, l'ami lui dit : "Ne sont-ce pas là mes culottes ? — Oui, répondit d'Hèle, je n'en avais pas !"

L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepte une messe à dire tous les jours pour vingt sous. S'étant enrichi en déclamant contre la traite des nègres et en prenant un intérêt sur un vaisseau négrier, il céda sa messe à l'abbé de La Porte, en retenant huit sous dessus. Celui-ci, devenu moins gueux à son tour, par le moyen de ses compilations, la sous-loua à l'abbé Dinouard, en retenant quatre sous de son côté, si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne rapportait que huit sous à celui-ci.

Un auteur misérable également fut Wondel, le Shakespeare de la Hollande.

Après avoir vécu longtemps du minime produit d'une boutique de bas, il mourut de pauvreté à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Ses obsèques offrirent un spectacle singulier : son corps était porté par quatorze poètes aussi pauvres que lui.

Comme on le voit, pour quelques poètes qui, avec la gloire, atteignent la richesse, combien d'autres végètent toute leur vie pour en arriver, dans la vieillesse, à l'extrême misère.